

CAHIERS FERDINAND DE SAUSSURE

Revue de linguistique générale

69

Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot

2016

© Copyright 2016 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L' (Les) auteur (s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

Emanuele Fadda, *Peirce*, Roma, Carocci («Pensatori» 33), 2013, 246 p.

L'ouvrage que consacre Emanuele Fadda à Charles Sanders Peirce s'inscrit dans une collection intitulée «Penseurs» (*Pensatori*) dont les trente-deux précédentes livraisons confirment que sont ici représentés des philosophes. Un ouvrage est certes annoncé sur Jung mais aucun, par exemple, sur Freud, Piaget, Malthus, Adam Smith, Norbert Elias, Erving Goffman... ou Saussure. Aussi, la question préliminaire que le présent compte rendu doit prévenir est celle de son intérêt pour le lecteur des *Cahiers Ferdinand de Saussure*. En quoi un Peirce philosophe peut-il intéresser le linguiste et l'historien des sciences du langage? Fadda finit par répondre lui-même à cette question, dont on peut imaginer qu'elle s'est naturellement présentée à son esprit en raison des nombreux travaux que ce philosophe du langage a dédié à la linguistique générale et à la sémiotique, notamment par des études particulières sur Saussure et Luis Prieto. Si la sémiotique est abordée tardivement – elle constitue le chapitre 9 et antépénultième du livre –, c'est, écrit-il, que «le caractère systématique de la pensée de Peirce et la multiplicité des dimensions (logico-mathématique, pragmatiste, phénoménologique, métaphysique-idéaliste, etc.) qui s'appellent l'une l'autre font en sorte que la notion de signe et la sémiotique peircienne ne peuvent être comprises en profondeur si l'on ne considère sa philosophie dans toute sa complexité» (p. 165). Cette justification contient évidemment une critique. Comme la majeure partie de l'intérêt que suscite aujourd'hui la pensée de Peirce est le fait de sémioticiens, il importe de garder à l'esprit que le dialogue est faussé s'il repose sur un nombre réduit de propositions que seule l'apparence terminologique – le *signe*, la *sémiotique* – a rendu comparables à d'autres pensées. Il faut donc savoir gré à Fadda d'insister sur la nécessité, si l'on cherche à instaurer un tel dialogue entre les penseurs de la sémiotique – parmi lesquels, assurément, doivent être comptés des linguistes comme Saussure et Hjelmslev mais aussi des philosophes comme Peirce et Morris –, d'une reconstruction globale des conditions historiques, épistémologiques et disciplinaires qui ont été celles de chacun d'eux.

Ch. S. Peirce a reçu une formation de chimiste. Il a participé à des congrès en géodésie, science des cartes terrestres. Certes, d'emblée, ses intérêts intellectuels n'ont pas été limités à ce champ empirique particulier de la connaissance scientifique et tout autant, sinon davantage, il lit les philosophes, dialogue avec eux (il fait la connaissance de William James pendant ses études à Harvard) et intègre leurs cercles. Mais c'est bien dans le cadre d'une carrière scientifique

que son ambition philosophique s'est développée, bien éloignée de la formation philologique d'un Saussure ou d'un Hjelmslev. Avec pour conséquence majeure, pour l'élaboration de sa sémiotique, que les langues n'ont jamais représenté pour Peirce un centre particulier d'intérêt. Fadda souligne l'«inconfort» qui fut le sien à l'égard de l'expression linguistique et, en revanche, sa prédilection pour les diagrammes, citant à l'appui ce fragment inédit : «Je ne pense pas réfléchir jamais en mots ; j'utilise des diagrammes visuels, en premier lieu parce que ce mode de pensée est ma langue naturelle d'autocommunion [*sic*] et en second lieu parce que je suis convaincu que ce système est celui qui répond au mieux à l'objectif» (p. 194). Même si la sémiologie saussurienne, dans la visée de ses successeurs, hérite de caractéristiques singulières d'un point de vue épistémologique – l'arbitraire du signe, la nature différentielle et négative de la valeur, le calcul formel de la langue –, il demeure qu'elle est attachée à un projet descriptif que Saussure partage avec les linguistes de son temps et qui règle son attitude vis-à-vis du fait linguistique aussi bien, par extension, que du fait sémiologique. La sémiotique peircienne ne part pas du fait et n'est nullement dédiée à sa description. Elle dépend d'une position philosophique radicale : l'univers entier est esprit (p. 166) ; et il n'y a rien d'autre à faire que l'interpréter.

Ce n'est pas depuis le dedans d'une science sémiotique qu'une telle position se justifie. La sémiotique est le lieu où se règle l'interprétation, notamment à travers un modèle – le célèbre modèle triadique articulant *objet*, *signe* (ou *representamen*) et *interprétant*, dont Fadda met en relief les spécificités en le faisant contraster avec le modèle du signe d'Ogden et Richards (cf. p. 170-171), là où d'autres commentateurs ont assimilé ces deux modèles – et une typologie, elle aussi devenue bien (trop) célèbre, distinguant l'icône, l'indice et le symbole (cf. p. 178 sqq). Mais c'est une conception philosophique étendue qui permet de saisir ce qu'il convient d'entendre par «esprit» (la nature a un esprit aussi bien que l'homme). Les huit premiers chapitres de l'ouvrage permettent de s'en faire une idée développée, et le neuvième, celui que Fadda consacre à la sémiotique, ressaisit cette idée et l'unifie, car la sémiotique est chez Peirce «le compendium de sa philosophie» (p. 197).

Le développement de cette idée philosophique suit une chaîne d'équivalences : la pensée, ou plutôt le *penser*, car il s'agit d'un acte impersonnel, correspond à la connaissance dans son ensemble et s'exprime exclusivement sous la forme de l'inférence (sous ses formes, en fait, puisqu'il y en a trois : l'induction, la déduction et l'hypothèse, cette dernière étant remplacée, dans un état ultérieur d'élaboration, par l'abduction), toute inférence étant-elle même à comprendre comme un signe (p. 37). La chaîne d'équivalences [penser \Leftrightarrow connaissance \Leftrightarrow inférence \Leftrightarrow signe] permet en outre d'assimiler la sémiotique à la logique ; la sémiotique, parfois dénommée *signifique* (*significs*, en anglais ; cf. p. 78), est en somme la forme que

doit prendre la logique selon Peirce. De telles équivalences ne se rencontrent pas chez Saussure, pour qui la pensée demeure une nébuleuse irréductible au langage, ni chez Greimas, où connaissance et objet sont maintenus distincts, même si la connaissance transforme son objet en signe¹. On doit ainsi reconnaître chez Peirce un monisme qui, comme le montre Fadda, est interprétable selon l'idéalisme non moins que selon le réalisme. Le monisme peircien suspend en fait une telle opposition, tant d'un point de vue épistémologique qu'ontologique, et conduit Peirce à élaborer une conception philosophique originale – comme on sait, il va la qualifier de *pragmatisme*. Le pragmatisme est donc l'horizon vers lequel il convient de comprendre la logique-sémiotique peircienne.

En vue de la comparaison avec le courant structuraliste, on ne pointera qu'une seule ligne de fuite du pragmatisme : la logique-sémiotique peircienne est une science *normative*. L'inférence seule, en effet, ne permet pas de rendre compte du progrès de la science ; il convient de ce que la connaissance avance à coups d'hypothèses *justes* : un instinct sûr guide la recherche, capacité à deviner les solutions ou faculté de *guessing*, que Peirce reconnaît déjà dans les écrits de Galilée sous l'expression italienne de *lume naturale* (p. 99). Cet instinct, reconduit en principe temporalisé et communautarisé sous la notion d'habitude (*habit*), instaure une norme logique, un bien-faire suscitant dans le raisonnement les bons signes (p. 122). On peut voir ainsi ce qui distingue le projet peircien du projet structuraliste : les linguistiques formelles et la sémiotique européenne décrivent les normes mais se veulent elles-mêmes non prescriptives ; au contraire, la logique-sémiotique peircienne règle la connaissance scientifique en suivant les maximes pragmatiques, comme les a aussi mises en œuvre la rhétorique de l'argumentation. L'attention que les sémioticiens portent aujourd'hui aux conditions épistémologiques de leur savoir² atténue toutefois beaucoup la différence des postures structuraliste et peircienne sur le statut de la norme, de sorte que les conditions d'un dialogue sont sans doute enfin réunies entre les deux traditions de la sémiotique.

Sémir Badir
FNRS / Université de Liège
Semir.Badir@ulg.ac.be

¹ Cf. Greimas, *Du sens*, Seuil, 1970, chapitre « Considérations sur le langage », p. 19-38.

² Prenons-en pour exemples le triple numéro que *Tópicos del Seminario* a fait paraître sur la question épistémologique de l'immanence (*La inmanencia en cuestión*, 31-32-33, 2014-2015), l'ouvrage du Groupe μ , *Principia semiotica* (Les Impressions Nouvelles, 2015) ou notre propre ouvrage *Épistémologie sémiotique* (Honoré Champion, 2014).